



ALIZÉ MEURISSE NEVERDAYS

ALLIA

Neverdays

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Pâle sang bleu
Roman à clefs

ALIZÉ MEURISSE

Neverdays



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2013

L'auteur adresse ses remerciements à Benjamin Hekimian.
© Éditions Allia, Paris, 2013.

YOUNG AND DUMB AND FULL OF CUM

“Chicks dig me, because I rarely wear any underwear and when I do it’s usually something unusual.” *Stripes*, 1981.

LA chance me sourit. Et la chance elle-même n’a pas un sourire aussi radieux que le mien. Ça a coûté un bras à mes parents. Mais ils ont plus de bras qu’un dieu hindou. L’ablation fut sans douleur. Vous avez sans doute été éblouis par la blancheur de cette dentition dans un spot publicitaire pour une marque de dentifrice ou, plus récemment, pour une voiture de luxe. Ma vie entière est une publicité pour une voiture silencieuse avec intérieur cuir: “Il a l’argent, il a le pouvoir, il a une Audi, il aura la femme.” Des caisses j’en ai plus d’une, et des femmes j’en ai des caisses. J’enfile les perles les unes à la suite des autres. À ce rythme-là, je pourrai bientôt fournir les vendeurs de colliers qui arpentent les plages du monde entier. Je les enchaîne, au radiateur parfois, quand je ne sais plus quoi faire pour m’exciter. Toutes ces belles plantes mangeuses de salade se laissent cueillir comme des fruits mûrs et, devant tant de facilité, tout semble fade. C’est à s’en éprendre de Sade. Il y a les comédiennes débutantes qui rêvent d’un coup de piston, au propre comme au figuré. Les belles anonymes, type serveuse ou caissière, qui espèrent un scénario à la *Pretty Woman*. Les lycéennes prêtes à tout et les vieilles qui ont soif de sang neuf. Toutes pareillement offertes, enrobées dans un beau paquet cadeau avec un gros nœud en bolduc. Les yeux humides d’amour. L’amour... autant dire “l’argent, le pouvoir et l’Audi”. Plus de 50 % des gens fantasment plus souvent sur l’argent que sur le sexe. Avoir des couilles en or et éjaculer des paillettes.

Je partage mon lit et l’affiche d’un blockbuster avec une actrice en vogue qui fait la couverture du magazine éponyme ; une affaire conclue à la suite d’un premier dîner galant, tous deux installés de part et d’autre d’une petite table ornée d’un bouquet de fleurs design et d’une bougie pour l’ambiance, réservée par nos agents respectifs. Les relations entre acteurs sont monnaie courante parce que “c’est en forgeant qu’on devient forgeron” et “joue au génie, tu le deviendras”. Ainsi, à force de faire semblant de tomber amoureux, on finit par tomber dans le panneau. Reste que ces idylles sont, pour la plupart, éphémères. Un film vous réunit, tous les suivants vous séparent, vous envoyant tourner chacun de votre côté. On se console comme on peut. On se prend au jeu. “Tout passe – tout casse – tout lasse”, et tout se remplace. Les acteurs sont bien placés pour le savoir. Personne n’est irremplaçable. Il faut être amoureux pour penser le contraire. Les histoires d’amour finissent toujours par une boîte de mouchoirs : un pour les larmes et tout le reste pour la branlette. Moi, les mouchoirs, c’est surtout quand je suis enrhumé. J’ai toujours été bien accompagné.

Une Rolex au poignet, une sex bomb au bras, une bouteille de Sipping Tequila à 250 dollars à la main, et la soirée ne fait que commencer. Mais je vous préviens, ceci n’est pas une histoire d’amour. Ni une série noire d’ailleurs. Vous n’y trouverez ni eau de rose, ni jus de viande. Il n’y aura pas de suspense. On sait tous comment ça se finit : ça se finit. FIN. Les pages imprimées laissent place à la 4^e de couverture cartonnée, et le livre fermé redevient une brique dans le mur, inerte.

Une brique dans le mur ou un pavé dans la mare, en fait, c’est du pareil au même ; des cercles concentriques qui s’élargissent puis c’est le retour au calme. Ce calme

plat qui succède à toute existence, si dissolue soit-elle, et la mienne ne fait pas exception à la règle. Ma vie, dont le parallélépipède rectangle est entre vos mains. Elle ne pèse pas bien lourd. Elle est au format de poche, mouchoir de poche. Mais rassurez-vous, pas besoin de mouchoir, je n'ai pas l'intention de faire pleurer dans les chaumières. Votre pitié, je me torche avec.

Je ne vous suis pas sympathique. Vous ne pouvez déjà pas me saquer, mais c'est uniquement parce que les caractères d'imprimerie n'ont ni mon charme légendaire ni mon torse musclé. Ce soir, donc, je vais faire voler mon dragon – et mon brushing – dans un club des beaux quartiers, privatisé à l'occasion de la soirée de lancement d'une nouvelle ligne de produits de beauté de luxe. Les Américains ont ceci de commun avec Samson et avec les Japonais qu'ils prêtent une grande importance à leur bien-être capillaire et dépensent de fortes sommes en shampooings, après-shampooings et masques. 2 % des coiffeurs américains ont déjà été poursuivis en justice pour avoir raté une coupe. Les jours peuvent d'ailleurs être classés en deux catégories : “good hair day” et “bad hair day”, qualité dont tout le reste découle. Les jours “avec” et les jours “sans”. Ironiquement, la première chose que je remarque en serrant la main du patron de la marque à l'honneur, c'est l'implantation linéaire de ses misérables cheveux, semblable à un petit potager bien soigné. Des implants, de toute évidence. Le pauvre. Il n'a pas l'air très gai, et il n'aurait jamais pu faire de hard rock. Si tu n'as pas une crinière qui envoie du pâté, c'est mort. Il n'aurait pas pu être écrivain non plus d'ailleurs, parce que eux, niveau brushing, en général, c'est du lourd. Donc je ne sais pas quel exutoire il peut bien trouver à l'air mélancolique qu'il se traîne... Et dire que ce type

vend des après-shampooings... et du maquillage. Les femmes n'y sont pas allées de main morte. Je remarque notamment une jeune fille qui porte un rouge à lèvres plus vermillon que les idées politiques de Karl Marx ; elle tient un petit chien qui montre ses petites dents, les lèvres retroussées comme une bonne femme liftée avec des pinces croco. On voit les gencives mauves et brillantes et fragiles comme des pustules. Un type s'approche d'elle et lui demande en anglais si elle est mannequin. Non, non. Mais vous devriez, vous avez le physique. Merci, c'est gentil. Non, je ne suis pas gentil, je suis professionnel. Venez au Brésil, je pourrais lancer votre carrière en Amérique du sud.

En France, il y a plus d'artistes recensés que de prostituées. C'est à cause des doubles casquettes. Je bois une coupe de champagne avec une demoiselle dont j'aurais du mal à évaluer l'âge et qui me raconte ses derniers ébats avant même de me donner son nom ; le genre de fille qui va à l'essentiel. Une jeune blogueuse aux cheveux teints arbore un tramp stamp qui dessine joliment au creux de ses reins la frontière ténue entre la grâce narcissique des petites filles et la séduction provocante des adolescentes. Il y a aussi de jeunes hommes type fleurs de piscines et des journalistes trentenaires qui portent du fond de teint pour leur ressembler. Pour des types comme eux, ce genre de soirée est une aubaine. L'open-bar réduit de beaucoup le budget drague et leur présence dans une soirée privée parmi les "people" leur donne, par procuration, un statut social enviable aux yeux de gamines qui ambitionnent d'être "hit girl", que leurs tenues vestimentaires soient analysées dans *Grazia*, leurs frasques érotico-romantiques commentées dans *Voici*. Combien de litres de démaquillant pour démasquer tout ce beau monde ?

Je croise des regards, on me connaît, on me reconnaît, on me sourit. Les filles sont toutes jolies. Mais un peu maigres pour certaines. Il faut se méfier avec les anorexiques et leurs bouches d'égouts. À force de se faire vomir ou simplement de ne pas s'alimenter, toute la tuyauterie a rouillé. Sans compter les bleus qu'elles te collent avec leur salière anatomique et leurs hanches saillantes. L'os de la hanche est plus solide que le ciment. Reste qu'en général, elles ne sont pas les dernières à craquer leur string. Les relations sexuelles brûlent 360 calories par heure.

J'en attrape une par le coude, la secoue un peu afin de l'extraire de la discussion qui l'absorbe, et lui demande d'aller me chercher un verre. Un peu offusquée de se faire ainsi bousculer, cela ne l'empêche pas de se fendre d'un large sourire brillant comme un croissant de lune lorsqu'elle lève les yeux vers moi – oui, c'est bien moi. Elle n'en croit pas sa chance et joue des coudes jusqu'au bar. Elle en oublie presque de rouler son petit cul. Il ne faut pas me faire attendre, il ne faut pas que je lui file entre les doigts. Elle me ramène une coupe. Elle n'a même pas pris la peine d'en demander une pour elle, et me regarde en avaler une large lampée. Elle attend, elle se touche le visage, les cheveux, le décolleté. Je lui dis qu'elle a une petite bouche. Elle me dit qu'elle veut se la faire refaire. Je souris. Je lui demande si elle sait bien s'en servir. Elle rit victorieusement et me propose d'aller "autre part" – mais je n'ai pas envie de l'emmener plus loin que les toilettes.

Je rentre en taxi avec mon officielle. Plus rien à voir avec la photo prise à notre entrée devant le mur estampillé du blason de la marque. Alcool, cigarettes, et le reste. À jeun. Je la sens à cran. Il va falloir que j'assure. Si je ne la fais pas crier, elle va me les casser, et ce sera